— Payées comptant ?

— Payées comptant. . . .

Il se turent encore. Au moment où leur dialogue s'arrêtait, l'ombre de madame Fosco vint de nouveau, sur le store, inscrire sa noire silhouette. Cette fois, au lieu de ne faire que passer, elle demeura un instant tout à fait immobile. Je vis ses doigts se glisser à l'angle du store, et le soulever d'un côté. Le galbe de sa face blanche apparut derrière les vitres, tourné justement du côté où j'étais. Enveloppée de la tête aux pieds dans ma pelisse noire, je me gardais bien de remuer. La pluie, qui rapidement me pénétrait, inondait aussi les carreaux, les ternissait, et l'empêchait de rien décerner : — Toujours de la pluie ! . . . l'entendis-je s'écrier. Puis elle laissa retomber le store. . . . et je recommençai à respirer librement.

La causerie continuait au-dessous de moi ; cette fois le comte l'avait reprise :

— Percival ! avez-vous grand souci de votre femme ?

— Fosco ! . . . voilà une question quelque peu naïve.

— Je suis un homme naïf, moi, et je répète ma question.

— Pourquoi diable me regardez-vous ainsi ?

— Ah ! vous ne voulez pas me répondre ? . . . Suit, alors. Supposons que votre femme vienne à mourir avant la fin de l'été. . . .

— Laissez cela, Fosco !

— Votre femme, donc, vient à mourir. . . .

— Laissez cela, vous dis-je !

— Le cas échéant, vous gagnez vingt mille livres sterling, et vous perdez. . . .

— Je perdrais la chance des trois mille guinées de rente.

— La chance bien ajournée, Percival. . . . une simple chance, à bien longue date. Et c'est présentement que vous avez besoin de finance. Dans votre position, le profit est certain, la perte douteuse.

— Parlez pour vous-même aussi bien

que pour moi. Une partie de l'argent dont j'ai besoin a été empruntée pour votre compte. Et, quand à ce qui est du profit, la mort de "ma" femme, qui ferait tomber vingt mille livres sterling dans ma poche, en mettrait dix mille dans la vôtre. Il paraît, finaud, que vous voudriez feindre d'oublier le legs de madame Fosco. . . . Voyons. . . . voyons ! ne me regardez pas ainsi ! . . . Cela ne saurait me convenir. Sur mon âme, avec vos regards et vos questions, vous me faites frissonner, vous me donnez la chair de poule !

— La chair ? . . . est-ce qu'en anglais le mot "chair" équivaut au mot "conscience" ? Je parle de la mort de votre femme comme je parlerais de toute autre événement possible. Et pourquoi pas, je vous prie ? . . . Les respectables juristes qui griffonnent vos contrats et vos testaments envisagent sans pâlir la mort des personnes les miex portantes. Est-ce que ces braves gens de loi vous donnent "la chair de poule" ? Et sinon, pourquoi vous la donnerais-je, moi ? Mon affaire, ce soir, est d'éclairer votre position de manière à ne pas laisser place au moindre malentendu ; et c'est ce qui est fait maintenant. Votre position, la voici. Si votre femme vit, vous payerez les billets au moyen de la signature qu'elle mettra sur ce parchemin. Si elle meurt, vous les payerez au moyen de sa mort.

Comme il parlait, la lumière s'éteignit dans la chambre de madame Fosco, et tout le premier étage du château se trouva plongé dans l'obscurité.

— Des mots ! des mots ! gronnait sir Percival. Ne croirait-on pas, à vous entendre, que la signature de ma femme est déjà tout obtenue !

— Vous avez mis l'affaire entre mes mains, répliqua le comte, et j'ai à ma disposition plus de deux mois pour la mener à bien. N'en parlons plus actuellement, s'il vous plaît. Lorsque les billets viendront à échoir, vous verrez par vous-même

si ce que vous appelez des "mots" vaut quelque chose ou ne signifie rien. Et, maintenant, Percival, que nous en avons fini pour ce soir avec les affaires d'argent, me voici tout prêt à vous écouter, si vous avez à me demander conseil sur cette seconde difficulté qui est venue si mal à propos compliquer nos petits embarras ; elle vous a tellement changé, — en mal, il faut bien le dire, — que c'est tout au plus si je vous reconnais. Parlez, mon ami. . . et veuillez m'excuser si je blesse vos rudes appétits nationaux en me préparant un second verre d'eau sucrée.

— Parler, parler ! . . . c'est facile à dire, répondit Percival d'un ton bien plus tranquille et plus poli qu'au début de l'entretien ; mais il n'est pas si facile de savoir par où entrer en matière.

— Faut-il vous aider ? insinua le comte. Faut-il donner un nom propre à cette petite difficulté qui vous arrête ? . . . Eh bien ! supposez que nous l'appelions : Anne Catherick ?

— Voyons, Fosco ! . . . Nous nous connaissons, vous et moi, depuis longtemps ; et si, avant celle où nous sommes, vous m'avez déjà aidé à sortir d'une ou deux passes assez difficiles, j'ai fait en retour, tout ce que je pouvais pour vous être utile, au moins pécuniairement. Il y a eu, de part et d'autre, autant de sacrifices que deux amis s'en peuvent faire ; mais, tout naturellement, nous avons eu nos secrets l'un pour l'autre. . . n'est-il pas vrai ?

— C'est à dire, Percival, que vous avez eu un secret pour moi. Il y a par ici, dans vos armoires de Blackwater-Park, un squelette qui, dans ces derniers temps, s'est révélé à d'autres qu'à vous.

— Eh bien ! supposons qu'il en soit ainsi. La chose ne vous concernant en rien, il me semble, — n'est-ce pas ? — que vous pourriez vous dispenser de montrer tant de curiosité à cet égard.

— Est-ce que je montre réellement beaucoup de curiosité la-dessus ?

— Positivement, oui ; vous en montrez.

— Diable ! diable ! mon visage alors dit la vérité ? . . . Combien il doit y avoir de bonnes qualités originales dans la constitution d'un homme, parvenu à l'âge que j'ai, sans que sa figure ait encore perdu l'habitude de trahir sa pensée ! . . . Allons, allons, Glyde, soyons francs l'un avec l'autre ! Ce secret que vous gardiez est venu au-devant de moi : ce n'est pas moi qui l'ai cherché. Admettons que je sois curieux. Me demandez-vous au nom de notre vieille amitié, de respecter votre secret et de le laisser, une fois pour toutes, à votre garde ?

— Oui. . . c'est là justement ce que je vous demande.

— Alors, c'en est fait de ma curiosité. La voilà morte, tout à fait morte dès ce moment.

— Est-ce bien là toute votre pensée ?

— Pourquoi donc douteriez-vous de moi ?

— J'ai déjà expérimenté, Fosco, ce que vous appelez votre "rondeur en affaire ;" et je ne suis pas bien certain que vous ne parveniez, en somme, à me tirer les vers du nez. . . .

Un fauteuil craqua au-dessous de moi, et je sentis ébranler, de fond en comble, le pilier qui soutenait la légère charpente. Le comte, indigné, venait de se dresser en pieds, et de heurter de la main cette frêle colonne.

— Percival ! Percival ! s'écria-t-il avec l'accent de la colère, ne me connaissez-vous pas mieux que cela ! La longue expérience que vous avez faite de mon caractère ne l'a-t-elle pas mieux révélé ? Je suis un homme jeté dans le moule antique, je serais capable de tout ce que peut engendrer la vertu la plus exaltée. . . pourvu que l'occasion me fût donnée de pouvoir la déployer. Le malheur de ma vie, c'est que j'ai eu pour cela, jusqu'ici, trop peu de chances. Ma conception de l'amitié va jusqu'au sublime. Est-ce donc ma faute si votre squelette s'est révélé à moi ? et